

L'Enfance de Tristan ou la transposition médiévale d'un motif indo-européen

Dans la littérature indo-européenne, le récit des enfances du héros, demi-dieu ou fils de dieux, présente des constantes dont Otto Rank, Karl Kerényi, Carl Gustav Jung, Lord Raglan et Jan de Vries ont bien marqué les traits¹. Très présente dans la littérature médiévale, cette tradition laissa ses marques dans les versions allemandes de cette littérature ; Gunhild et Uwe Pörksen purent ainsi dégager en 1980 une dizaine de ces traits, plus ou moins largement représentés dans une vingtaine d'œuvres allemandes². De très haute naissance, le héros a pour marques de l'enfance une conception inhabituelle, une naissance dissimulée, la perte de l'un ou des deux parents, la menace de grands dangers et une issue salutaire miraculeuse, une enfance cachée, peu digne de sa naissance, la révélation de dons exceptionnels, la connaissance tardive enfin du nom et de l'origine.

Dans un article consacré aux origines de la légende du Graal, Jean-Claude Lozachmeur soulignait que l'un des aspects majeurs

1 — G. Rank, *Der Mythos von der Geburt des Helden. Versuch einer psychologischen Mythendeutung*, Leipzig - Vienne, 1909. C.G. Jung et K. Kerényi, *Einführung in das Wesen der Mythologie. Das göttliche Kind. Das göttliche Mädchen*, Zürich, 4^e éd., 1951. Lord Raglan, « The Hero of Tradition », *Folk-Lore* 45 (1934), pp. 212-231. Jan de Vries, *Heldenlied und Heldensage*, Dalp 78, Berne, 1961, chap. XI.

2 — G. et U. Pörksen, « Die "Geburt" des Helden in mittelhochdeutschen Epen und epischen Stoffen des Mittelalters », *Euphorion* 74 (1980), pp. 257-286.

de cette tradition, la révélation des dons du héros, prenait la plupart du temps la forme de la vengeance exécutée par le jeune héros sur la personne du persécuteur de son père³. Les enfances sont ainsi bâties, comme J.-G. von Hahn et A. Nutt l'ont bien montré⁴, sur le thème de « l'expulsion et du retour », et J.-Cl. Lozachmeur l'étayait sur une dizaine d'exemples empruntés aux mythologies irlandaise, germanique, iranienne, latine, grecque, hindoue et ossète avec les personnages divins ou héroïques de Lug, Fionn, Kai Khusrau, Romulus, Persée, Krishna et Batraz. Ce thème de la vengeance comprend lui-même le motif des enfances cachées, motif non moins traditionnel que la littérature romane connaissait bien avec les figures de Perceval, d'Aiol, de Tyolet ou de Lancelot, et Geo Widengren, dans son article sur la légende royale de l'Iran antique⁵, y voyait encore une origine indo-européenne avec les figures de Cyrus, de Mithidate Eupator, d'Artaxsêr, de Kai Khusrau, de Feridoun, de Zarathustra et de Romulus⁶. Comme G. et U. Pörksen l'avaient bien noté, le personnage de Tristan suit trait pour trait cette même tradition du mythe de l'enfance du héros.

La conception même du héros n'est pas ordinaire. Dès Eilhart⁷, le père du héros, le roi Rivalin, obtient au péril de sa vie de partager la couche de la sœur du roi Marke, Blanche-flur ; enceinte, elle s'enfuit avec lui (v. 85-94). Quoique l'affabulation en soit un peu différente, la *Tristramsaga*⁸, donc Thomas de Bretagne, présente autant de singularité : le royal Kanelangeres est blessé à mort ; Blensinbil va le trouver en cachette ; il l'enlace, la met enceinte (XII) et ne régularisera la situation par le mariage que plus tard (XIV), ce qui n'empêchera pas le meurtrier

3 — J. Cl. Lozachmeur, « Recherches sur les origines indo-européennes et ésotériques de la légende du Graal », *Cahiers de Civilisation médiévale* XXX, 1987), pp. 45-63.

4 — J.G. von Hahn, « Arische Aussetzung und Rückkehr-Formel », *Sag-wissenschaftliche Studien*, Jena, 1876. A. Nutt, *The Record IV*, Londres, 1881, pp. 1-42.

5 — G. Widengren, « La légende royale de l'Iran antique », in *Hommages à G. Dumézil*, *Latomus* 45 (1960), pp. 225-237.

6 — Voir notre ouvrage *Structures littéraires et tripartition fonctionnelle dans le «Parzival» de Wolfram von Eschenbach. La quête du Grâl*, Paris, 1993, pp. 67-73.

7 — Eilhart von Oberg, *Tristrant*, édité et traduit par D. Buschinger, *Göppinger Arbeiten zur Germanistik* 202, Göppingen, 1976.

8 — *Tristrams Saga ok Isondar*, édité, et traduit par E. Kölbing, Heilbronn, 1878.

de Tristram d'accuser en termes très vifs l'enfant de bâtardise (XXIV). Gottfried de Strasbourg soulignera le trait⁹ : Blancheflur se déguise en mendiante pour rejoindre Rivalin blessé (v. 1267) ; on la fait de surcroît passer pour médecin (v. 1278-9) ; elle conçoit de lui un enfant (v. 1325), et Rivalin régularisera plus tard la situation (v. 1628-40). La version anglaise de *Sir Tristrem* ne dira pas autrement¹⁰ : Blancheflour rejoint secrètement Rouland, conçoit l'enfant (X), le mariage précédant ici encore la naissance (XV) et le meurtrier de Rouland reprochant encore à Tristrem sa bâtardise (LXXIX). A sa manière, Tristan partage donc le trait de la conception inhabituelle, tels les héros de naissance incestueuse (Gregorius, Morhold, Roland), monstrueux ou démoniaque (Alexandre, Merlin) ou encore adultérins, souvent par substitution et usurpation d'apparence (Alexandre, Merlin, Arthur, Galahaad, Hagen).

Le second trait de l'enfance héroïque, la naissance dissimulée, apparaît peu dans la version d'Eilhart ; Tristrant naît en effet en mer lors de la fuite de sa mère, laquelle meurt si vite qu'on est obligé d'ouvrir son corps pour en tirer le héros (v. 95-100). Voilà donc Tristrant orphelin de mère, autre trait caractéristique de ce type d'enfances. Le trait est plus marqué dans la *Saga* : la mère du héros meurt aussitôt après la naissance, Tristram est donc orphelin de père et de mère (XV). Comme l'on craint que Morgan, le meurtrier du père, ne fasse tuer l'enfant, on tait sa naissance et la femme du maréchal de la cour de Rivalin feint d'attendre un enfant et de mettre au monde celui qu'on fait baptiser sous le nom de Tristrant (XVI). Gottfried reprendra fidèlement cette affabulation avec le maréchal Foitenant et sa femme Floraete (v. 1749-2042), ce que reprend aussi le *Sir Tristrem* avec le sage Rohand et sa femme (XXIII). On remarquera combien l'enfance de Tristan reprend ici chaque maillon de la chaîne traditionnelle des enfances : la naissance dissimulée, la mort du père et de la mère, le grave danger qui plane sur sa vie et la solution très exceptionnelle qui lui permet d'échapper à ce péril. La chaîne est ici aussi complète qu'avec Sigurd, Merlin et Gregorius. Comme presque tous les héros de ce type, Tristan connaît alors

9 — Gottfried de Strasbourg, *Tristan und Isold*, Fr. Ranke, Dublin - Zürich, 1930.

10 — *Sir Tristrem*, édité et traduit par E. Kölbing, Heilbronn, 1882.

les traits d'une enfance cachée. Le thème n'apparaît pas encore chez Eilhart, car le héros n'a pas perdu son père, qui donc l'élève en jeune prince (v. 120-184). Elevé dans la famille de ses parents adoptifs, le Tristram de la *Saga* (XVII), le Tristan de Gottfried (v. 2074-2127) et le Tristrem anglais (XXVI) se distinguent vite par leurs dons exceptionnels.

Comme nous l'avons vu, le premier haut fait du héros prend le plus souvent les traits de la vengeance qu'il tire du meurtre de son père. Hormis Eilhart, toutes les versions de la matière de Tristan relatent la guerre que Rivalin entreprit contre le duc Morgan, le triomphe de ce dernier, la mort du père du héros, puis la vengeance qu'en tire Tristan. Dans la *Saga*, Roald finit par retrouver son fils adoptif à la cour du roi Marke ; il raconte à ce dernier l'enfance du héros, lequel décide aussitôt de se faire adouber avant de partir en campagne contre Morgan, qu'il tue de son épée (XXIV). Gottfried reprend encore fidèlement le motif (v. 4333-4620 et 4859-5455), et la version anglaise ne fera pas autrement (LXVI-LXXII).

Mais la matière tristanienne ajoute à ces traits bien étiquetés des enfances un motif bien connu des contes populaires, celui des trois frères, répertorié par A. Aarne et S. Thompson sous le numéro 300, conte dans lequel les aînés ne valent pas le troisième, le jalourent et même essaient de le tuer¹¹. Or ce motif transparaît dans la matière tristanienne. La tempête a jeté sur les côtes de Bretagne le navire de marchands norvégiens ; la nouvelle en parvient au château ; les fils du père adoptif de Tristan prient alors ce dernier de demander à leur père de lui acheter des faucons, car il ne sait rien lui refuser. Comme F. Piquet et J. Bédier l'ont bien noté, la *Saga* contient bien le motif de la jalousie des frères adoptifs du héros¹². Le père adoptif du héros admire tellement l'enfant qu'il lui offre les habits les plus précieux, les meilleurs chevaux et tout le luxe qu'il peut lui procurer, si bien, dit la *Saga*, que ses frères en conçoivent dépit et colère, s'étonnant que leur père le préfère aux autres (xvii). Ils convainquent donc Tristram de demander en son nom que leur père lui achè-

11 — A. Aarne, S. Thompson, *The Types of the Folktale. A Classification and Bibliography*, Helsinki, 1961, pp. 88-92.

12 — F. Piquet, *L'originalité de Gottfried de Strasbourg dans son poème de Tristan et Isolde*, Lille, 1905, p. 90. J. Bédier, *Le roman de Tristan par Thomas. Poème du XII^e siècle*, tome I, Paris, 1902, pp. 29-30.

te les oiseaux, ce qui ne manque pas de réussir (xviii). Le texte combine alors deux traits différents, l'exposition du héros sur les eaux — qu'on retrouve dans la légende de Gregorius, de Judas, de Mordred et de Sigurd — et le motif des embûches dressées par les frères jaloux, l'infortune du héros étant la conséquence de leur initiative de l'envoyer acquérir les faucons : les marchands enlèvent l'enfant ; celui-ci prie Dieu de le tirer de leurs mains ; une tempête s'élève, les marchands comprennent que Dieu les châtie de leur acte, promettent, s'ils en réchappent, de le débarquer au plus vite ; et, de fait, la tempête s'apaise ; voilà Tristram sauvé des eaux (xviii-xix). Gottfried ne reprend pas le motif de la jalousie, mais insiste néanmoins sur la nette préférence marquée pour Tristan par Rual, qui « se souciait moins de ses propres enfants que de lui » (v. 2186-87). Tout comme Gottfried (v. 2164-2350), la version anglaise reprend tout l'épisode, met toutefois Tristram en avant et mentionne à peine ses frères adoptifs (xxviii-xxxv).

On notera que la *Saga* ne précise pas combien le père adoptif de Tristan a d'enfants (xviii) et les réduit à un seul pour sa succession (xxv). La version anglaise cite d'abord un fils (xxiii), puis cinq pour la succession (lxxxiv). Gottfried mentionne certes aussi d'autres enfants pour la succession de Rual, *mit im ander sinu kint* (v. 5805), enfants qui hériteront de la Parménie ; mais il précise qu'il y a parmi ces derniers ses fils, *sine süne* (v. 5804), les seuls qu'il cite pour accompagnateurs de Tristan jusqu'à la nef des marchands, deux des enfants du maréchal, *zwei des marchalkes kint* (v. 2169), ceux-là qui étaient censés être ses frères, précise bien l'auteur, *die sine bruoder solten sin* (v. 2212). Et ce sont ces mêmes deux fils, les seuls que connaisse le texte, que Tristan adoube plus tard, *zwein jüngelingen* (v. 5728), deux jeunes hommes, fils de son père Rual, *sines vaters Rualen sünen* (v. 5729), qu'il a désignés pour être les héritiers de leur père (v. 5731-32), qu'il prend tous deux par la main après l'adoubement (v. 5743). Il est symptomatique que le texte précise, lors de l'achat des oiseaux, qu'on fit acheter faucons et émerillons pour Tristan et qu'on en acheta aussi, pour lui faire plaisir, pour ces deux autres frères, tous trois, dit le texte, recevant en cadeau ce qu'ils désiraient, *in allen drin* (v. 2214). Tristan est ainsi le cadet, tout à fait à part des deux autres, de trois frères qu'il surpasse par ses dons

et dont il fait la fortune plus tard. Gottfried a manifestement lu dans le texte de Thomas le motif du conte des trois frères.

On pourrait croire que ce motif des trois frères a été rajouté par Thomas et par Gottfried à une matière qui ne le contenait pas. Il n'en est rien. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la trame narrative des enfances Tristan avec l'une des illustrations les plus exemplaires et les plus anciennes du motif, l'enfance de Feridoun, l'un des rois mythiques de cette épopée iranienne de Firdousi qu'on appelle le *SchahNameh*, le livre des rois.

Dans son chapitre V, le *Livre des rois* conte l'histoire du mauvais roi Zohak. Comme la plupart des monstres de la tradition indo-européenne, Zohak est un être tricéphale, sa tête humaine s'accompagnant de deux têtes de serpent. Comme le Morhold de la matière tristanienne, il lui faut chaque nuit un tribut de deux jeunes gens dont il fait ôter la cervelle pour la donner en pâture aux serpents. Comme dans la plupart des récits d'enfance, l'histoire commence par un rêve terrifiant qu'un des sages du pays, Zirek, interprète : un enfant, qui n'est pas encore né, qu'on appellera Feridoun et qui aura une vache pour nourrice, le détrônera après que Zohak aura tué son père, Abtin. Après ce meurtre, la mère emmène l'enfant royal — son père était issu de la ligne aînée des anciens rois — auprès de la vache nourricière, puis, comme on l'avait vite repérée, en Hindoustan, sur le mont Elborg. Ulcéré par la perte de ses deux fils donnés aux serpents, un forgeron du nom de Kaweh formant une révolte et conduit ses troupes auprès de Feridoun, décidé plus que jamais à venger son père. Or, Feridoun se fait accompagner par ses deux frères aînés, Kejanousch et Purmajeh, lesquels toutefois jalourent sa bonne fortune, conspirent contre lui et se préparent à le faire périr. Ils font ainsi tomber une roche sur leur frère endormi, mais ce dernier l'arrête par la magie dont un ange l'a fait maître. Sans rien même leur dire, Feridoun conduit son armée sur Zohak, « le plus jeune d'âge parmi ses frères, mais prenant le pas sur eux ». Le héros frappe le monstre tricéphale, s'apprête à le tuer, mais un sage lui conseille de le lier à vie entre deux roches.

L'alliance du motif de la vengeance sur un monstre tricéphale et d'un héros troisième de trois frères est donc ancienne. Mais Firdousi n'a pas lui-même inventé la jonction des deux thèmes. Il l'emprunte à la mythologie iranienne de l'Avesta, laquelle connaît le héros Thraêtaona, dont le nom donnera la forme

Phrêdûna, le Feridoun de l'épopée perse¹³. Thraêtaona est fils d'Athwja, comme Feridoun est le fils d'Abtin. Or Thraêtaona abat, lui aussi, le serpent Azi Dahaka¹⁴, pourvu de trois queues, de trois gueules et de six yeux. Dans l'Avesta, le héros est fils du roi Yima, excellent roi qu'on avait assassiné. Comme Feridoun, le champion ne tue pas le monstre, mais le tient prisonnier près de sa résidence de Varena. Les comparatistes ont donc sans grand mal pu montrer comment le Zohak de Firdousi, appelé souvent dans le texte épique *ash dehâk*, le funeste serpent, n'était que l'avatar humain et historicisé de la bête tricéphale de l'Avesta. Or le héros a, comme Feridoun, deux frères jaloux, et son nom même est dérivé de Thrîta, qui signifie « le troisième ».

Tous les comparatistes s'accordent encore à reconnaître que le Thrîta avestique est dérivé de la forme indienne Trita, tueur du monstre tricéphale. Comme G. Dumézil l'a bien montré, les monstres de la tradition indo-européenne tués par le guerrier sont des monstres triples. Tantôt il s'agit d'un être à trois têtes : c'est le Géryon de la Grèce ; tantôt ce sont trois jumeaux, trois frères : ce sont les fils de Mechta, fléaux des Ulates et adversaires du jeune Cuchulainn le jour de son premier exploit, et ce sont à Rome les trois Curiaces ; tantôt enfin ce sont des êtres dont le cœur est triple de quelque manière : c'est le géant Hrungnir de la matière germanique, pourvu d'un cœur à trois cornes¹⁵. Or les hymnes védiques attribuent la victoire du dieu guerrier Indra sur Vritra, l'adversaire triple, tantôt au seul Indra, tantôt à Indra aidé d'un certain Trita Aptya, tantôt au seul Trita incité par Indra. Ce Trita semble avoir été une ancienne divinité du genre d'Indra, que ce dernier aurait supplantée et ravalée au rang de compagnon. Or le nom indien du héros qui tue l'adversaire triple est remarquable, car il signifie « le troisième ». Ce trait devait avoir son importance toute particulière en Inde, puisqu'il donne au héros son nom, Trita. Comme l'a lapidairement formulé G. Dumézil : « le troisième tue le triple »¹⁶.

13 — R. Roth, « Die Sage von Feridun in Indien und Iran », *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft* 2 (1848), pp. 216-230.

14 — Spiegel, *Die arische Periode*, Leipzig, 1887, pp. 257-271.

15 — G. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, Paris, 1969, pp. 143-144.

16 — *Ibidem*, p. 22.

Ce nom de troisième suppose l'existence de deux autres personnes. Ce sont généralement deux frères. Dans le Rig Veda, Trita est ainsi conçu comme le cadet de trois frères dont les aînés portent les noms artificiels de « Unième », Ekata, « Deuxième », Dvita, tous deux formés sur le paradigme de Trita, « Troisième »¹⁷. Comme le note G. Dumézil :

On est donc ici en présence d'une matière commune, presque mythique dans l'Inde, presque humaine dans l'Avesta, tournée en histoire dans les écrits d'époque musulmane, où Ferîdûn a pris place dans la suite des rois d'Iran comme successeur de l'usurpateur tricéphale, Zohâk¹⁸.

Selon le schéma folklorique connu, les deux frères aînés ne valent pas le cadet, le jalourent et essaient de le tuer. Un hymne védique montre ainsi Trita plongé dans un puits dont il ne peut sortir qu'après avoir appelé à l'aide les dieux, lesquels délèguent Braspati pour sauver Trita des eaux (Rig Veda 105, 17)¹⁹. Le sens du passage est éclairé par le *Mahâbhârata* 9, 2064 ss, ce roman de l'Inde qui transforma en trame narrative les hauts faits des dieux du panthéon védique. Ayant eu pour salaire d'un service un grand troupeau de vaches, les trois frères décident de changer de pays. En chemin, les deux aînés, Ekata et Dvita, cherchent le moyen de se partager le butin en excluant le cadet du partage. Voulant échapper à un loup, ce dernier s'enfuit et tombe dans un puits sans eau. Ses frères entendent ses cris, mais ne s'en préoccupent guère et poursuivent leur chemin. Ne disposant pas de soma, Trita se croit perdu ; il prend alors en guise de soma une plante qui poussait là, prépare un sacrifice et attire ainsi les dieux qui le délivrent. Trita maudit ses frères et les transforme en bêtes féroces. Comme on le voit, la fonction du motif de la vengeance et du motif des trois frères, tel qu'il transparaît chez Thomas et chez Gottfried, remonte aux temps les plus reculés.

Mais la triplicité, le caractère troisième du héros peut prendre les formes les plus diverses. A Rome, sans qu'il porte son rang dans son nom, c'est néanmoins un « troisième », le troisième

17 — L. Rönnow, *Trita Aptya. Eine vedische Gottheit*, Uppsala Universitets Arsskrift, 1927, tome II, pp. V-XXVIII.

18 — G. Dumézil, *Mythe et épopée II*, Paris, 1971, p. 138.

19 — O. Spiegel, *op. cit.*, p. 263.

Horace, survivant des trois frères entrés dans le combat, qui tue l'adversaire triple, les trijumeaux Curiaces. Du côté scandinave, dans la saga de Hrolfr Kraki²⁰, le plus vaillant des champions du roi Hrolfr, Bödhvar Bjarki, est le cadet de trois frères. Une méchante reine avait transformé un guerrier, Björn, en ours qui fut tué à la chasse. Cette reine avait ensuite fait manger à la femme de Björn un morceau entier de sa chair et une petite partie d'un second. Des trois garçons qu'elle mit au monde, l'aîné était un élan à partir de la ceinture, le second avait des pieds de chien ; seul le troisième, Bödhvar, était normal et devint un vrai champion, le guerrier type, comme si ses aînés n'avaient été que des ébauches de lui-même²¹. On ne s'étonne guère de voir dans la saga ce héros troisième tuer le dragon qui dévaste le royaume du roi Hrolfr.

Il en sera de même d'un autre héros scandinave, Starcatherus. Saxo Grammaticus en relate l'étrange naissance : issu de la race des géants, le héros trahissait cette origine monstrueuse par un nombre inusuel de bras, six au lieu de deux. Le dieu Thôr lui rendit ensuite une forme normale en lui en enlevant quatre. Starcatherus se trouva ainsi réduit au tiers de sa forme initiale²². Le caractère troisième du héros irlandais légendaire, Cuchulainn, est tout aussi remarquable. Sa conception se fait en effet en trois temps. Sa mère met d'abord au monde un garçon qui meurt très vite ; au retour des funérailles, elle avale, en buvant, une petite bête qu'un songe lui révèle être la même forme que l'enfant qu'elle avait perdu, mais elle vomit aussitôt ce germe et redevient vierge. Elle a enfin de son mari un troisième enfant, ou plutôt la troisième forme du même ; ce sera Cuchulainn, dénommé « l'enfant des trois années »²³. Il fallut de même, pour la conception d'Héraclès, le double grec d'Indra-Trita, le héros vainqueur du triple Géryon, une nuit trois fois plus longue que les nuits ordinaires, et la lune par trois fois parcourut

20 — *Hrolfs Saga Kraka*, texte et traduction par R. W. Chambers, *Beowulf. An Introduction to the Study of the Poem with a Discussion of the Stories of Offa and Finn*, Cambridge, 1921, pp. 138-146.

21 — G. Dumézil, *Héur et malheur*, *op. cit.*, p. 129.

22 — *Ibidem*, pp 22 et 81. Idem, *Mythe et épopée II*, *op. cit.*, p. 31.

23 — *Ibidem*, p. 22. Voir notre article « Trita, Bödhvar et Tristan : le tueur de dragon et les images du triple », in *Le dragon dans la culture médiévale*, Wodan 39, Greifswald, 1994, pp. 57-64.

le firmament, le fils de Zeus et d'Alcmène portant de ce fait le surnom de *triselenos*, l'enfant de la triple lune²⁴.

On notera que le caractère troisième caractérise le plus souvent la conception et la naissance du héros. Or la matière tristanienne a conservé ce trait. Dans la *Saga*, la mère du héros connaît les douleurs de l'enfantement dès la nouvelle de la mort de Rivalin ; ces douleurs, précise le texte, durèrent trois jours, et la mère mit au monde l'enfant la nuit qui suivit ces trois jours, *tíl hins thridja dags, ok um nottina eptir thridja daginn tha foeddi hun einn fridan svein* (XV). Tristrant est ainsi, tout comme Héraclès, l'enfant de la troisième nuit. Gottfried reprendra le trait et précise que Blanscheflur mit au monde Tristan au quatrième jour de ses souffrances (v. 1744). La *Saga* ajoute que la cour se répandit en une triple douleur, celles d'avoir perdu leur seigneur, sa femme, celle enfin de savoir l'enfant orphelin. Chez Gottfried, le père adoptif ayant annoncé par précaution la mort de l'enfant, la cour déplore la mort de Rivalin, celle de Blanscheflur et celle de l'enfant (v. 1830-37). Chez Thomas comme chez Gottfried, Tristan est ainsi l'enfant de la troisième douleur.

Ce caractère troisième de Tristan apparaît encore dans le combat qu'il livre contre le géant Morhold. Dès Eilhart, l'adversaire du héros présente la multiplicité des monstres tricéphales. Morhold y a en effet la force de quatre hommes (v. 351-355). Gottfried, qui relève le trait, imagine alors que l'équilibre des forces veut qu'à la quadruple force du géant réponde une force tout aussi quadruple du côté de Tristan, assisté en effet dans le combat par trois auxiliaires, Dieu, le droit et l'esprit de détermination (v. 6183-92). Trois Horaces affrontaient à Rome trois Curiaces. Pour le même combat, la troupe du quadruple Tristan affronte celle du quadruple Morhold. Trois contre trois dans la légende romaine, quatre contre quatre dans la version gottfriedienne : les mêmes données et les mêmes principes de fonctionnement donnent pour un même mythe des résultats semblables dans deux variantes qu'un millénaire sépare. Il est remarquable que Tristan, dans l'énumération de sa quadruple troupe, occupe le troisième rang (v. 6882-87). Coïncidence ou clairvoyance de Gottfried, la matière tristanienne reproduit le combat du troisième

me contre le multiple²⁵, cette transposition médiévale du combat du « troisième » contre le triple qui caractérise l'exploit du tueur indo-européen de monstres²⁶. Enfant de la troisième nuit, cadet putatif de trois frères, Tristan est ainsi le troisième combattant contre Morhold.

Il y a donc dans la carrière de Tristan plusieurs traits significatifs qui rapprochent le personnage des héros « troisièmes » de la tradition indo-européenne. La proximité des formes védiques Trita, Tritan, qui signifient « le troisième », et de la forme médiévale Tristan, nous a conduit à vérifier comment se disait le troisième dans les langues celtiques. Holger Pedersen nous apporte la réponse attendue dans sa grammaire comparée des langues celtiques²⁷, tout comme J. Vendryes dans son *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*²⁸ : les formes *tress* et *tris* signifient en vieil irlandais « troisième » et remontent à **tristo*, proche du latin *testis*, issu de *tristis*, « le troisième homme, le témoin ». En dépit de l'étymologie populaire qui, lors du transfert de la matière celtique en matière anglo-normande, fit avec Thomas remonter le nom de Tristan à « triste », le Tristan médiéval reprend à la fois les traits et le nom de son correspondant indien Trita. Nous nous sommes aperçu après coup qu'Edward Tyrrel Leith, dans un article très décrié, avait en 1868 rapproché déjà l'exploit et le nom des deux héros²⁹. Gaston Paris et Joseph Bédier ne croyaient guère à ce rapprochement³⁰. Ils avaient tort. E.T. Leith montrait bien que Tristan était un personnage « troisième », peut-être, ajoutait-il, le

25 — Voir notre article « Tristan tueur de dragon : la survivance médiévale d'un mythe indo-européen d'initiation », in *Tristan-Studien. Die Tristan-Rezeption in den europäischen Literaturen des Mittelalters*, Wodan 19, Greifswald, 1993, pp. 99-107.

26 — Voir notre article « Morhold et le Tricéphale : les sources indo-européennes du mythe tristanien », in *L'unité de la culture européenne au Moyen âge*, Wodan 38, Greifswald, 1994, pp. 77-94.

27 — H. Pedersen, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, II, Copenhague, 1913, p. 135.

28 — J. Vendryes, *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*, T-U, publié par les soins de E. Bachellery et P.Y. Lambert, Paris, 1978, p. 138.

29 — E.T. Leith, *On the Legend of Tristan. Its Origin in Myth and Development in Romance*, Bombay, 1868.

30 — G. Paris, compte rendu de l'ouvrage de Leith dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1869, pp. 221-222. J. Bédier, *Le Roman de Tristan*, op. cit., II, p. 134.

reflet du troisième des principaux dieux du panthéon celtique, Hesus, Teutates et Taranis. Taranis, Tanaros, c'étaient là les dieux de la guerre, de l'orage et de la foudre, les équivalents d'Indra, dieu de « deuxième fonction », pour reprendre l'expression dumézilienne, bref les figures du guerrier type de la tradition indo-européenne dont Tristan, le parfait équivalent indien de Trita, reprend les hauts faits.

Jean-Marc PASTRÉ
Université de Rouen